Journal of Translation 22:1 (2026): 89–107
https://doi.org/10.54395/JOT-BHPRAGLEX
ISSN 1558-7282
journaloftranslation.org

Pragmatique lexicale et enjeux herméneutiques dans la traduction des termes-clés*

Bryan L. Harmelink
Directeur de la collaboration, Alliance mondiale Wycliffe, États-Unis
bryan_harmelink@wycliffe.net

Résumé : Traduire consiste notamment à essayer de transmettre les mots d'une langue à une autre. Une part importante de la traduction de la Bible consiste à traiter la traduction des termes bibliques clés. Mais ce que nous traduisons, est-ce vraiment des mots, ou plutôt les concepts associés à ces mots ? Est-il raisonnable de s'attendre à trouver, dans la traduction, un mot d'une langue qui rendra « le même sens » qu'un autre mot d'une autre langue, ou à emprunter un mot si nécessaire ? Quelle est la relation entre les mots et les sens ? Comment plusieurs sens distincts se trouvent-ils regroupés dans un seul mot ? Ne devrions-nous pas parler de concepts bibliques clés plutôt que de termes bibliques clés, pour désigner ce que nous cherchons à communiquer dans la traduction ? Cet article s'appuie sur les apports du domaine de la pragmatique lexicale afin de discuter des réalités et des stratégies en traduction, à partir des principes de représentation, de sous-détermination, de contexte dynamique et du principe de pertinence.

Mots-clés : termes bibliques clés, pragmatique lexicale, théorie de la pertinence, sous-détermination, herméneutique

---

* Publié initialement sous Bryan L. Harmelink. 2012. « Lexical Pragmatics and Hermeneutical Issues in the Translation of Key Terms. » *Journal of Translation* 8 (1) : 25–35. https://doi.org/10.54395/JOT-T4H8N. Une version antérieure a été présentée à la réunion annuelle de la Société de littérature biblique, Auckland, Nouvelle-Zélande, août 2008. Ébauche de la traduction française générée par l'IA Claude (Anthropic), relue et corrigée par Jonathan Ducasse et Drew Maust.

© SIL Global, 2026

1 Introduction

De nombreux traducteurs de la Bible considèrent les termes-clés comme l'un de leurs plus grands défis. Les termes-clés sont souvent perçus comme un ensemble particulier de mots bibliques aux significations si riches et complexes que même les meilleurs équivalents en langue cible n'en laissent transparaître qu'une faible part dans la traduction. Au cours de récentes discussions sur les termes-clés avec d'autres équipes de traduction, j'ai pris conscience qu'il ne s'agit pas simplement d'une question de *traduction*, mais qu'elle met en jeu des enjeux interprétatifs cruciaux liés aux conceptions du rôle et de la fonction des mots et des concepts. Cet article explore le potentiel apport de la pragmatique lexicale et la manière dont elle peut éclairer certains des enjeux herméneutiques impliqués dans le choix des termes-clés en traduction.

2 Une difficulté courante liée aux termes-clés

Cette première section exposera le problème fondamental à partir d'un exemple tiré du mapudungun, la langue parlée par le peuple mapuche du sud du Chili et de l'Argentine. Lorsque j'ai travaillé avec une équipe de traducteurs mapuches, plusieurs difficultés se sont posées pour trouver des termes-clés appropriés. Le terme grec προφήτης « prophète » constitue un exemple pertinent et relativement simple à examiner. Pour notre propos ici, nous dirons qu'il existe deux usages fondamentaux du mot prophète dans le Nouveau Testament :

- les prophètes de l'Ancien Testament dans les passages qui font référence à ce qu'ils ont dit ou écrit ;
- les prophètes du Nouveau Testament qui prophétisaient dans l'Église primitive.

Nombre d'équipes de traduction abordent le premier usage du terme prophète avant d'arriver au second, parce que les Évangiles sont généralement traduits avant le livre des Actes et les Épîtres. À première vue, trouver un terme adéquat pour les prophètes de l'Ancien Testament ressemble beaucoup à ce que l'on ferait pour traduire n'importe quel autre mot. En termes très simples, le traducteur parvient à comprendre le texte source, puis cherche la meilleure manière d'exprimer ce sens dans la langue réceptrice. Il devrait en être de même pour le terme prophète : étudier les activités et les fonctions des prophètes de l'Ancien Testament, puis trouver la meilleure manière, dans le vernaculaire, d'exprimer ce sens. Il faut ensuite étudier le prophète du Nouveau Testament afin d'évaluer la pertinence du terme choisi tant pour les occurrences de l'Ancien que du Nouveau Testament.

En supposant que nous comprenions le terme prophète, examinons à présent certains aspects pertinents de la société mapuche traditionnelle. Le chef politique local avait des messagers, appelés *werken*, qui étaient envoyés pour parler au nom du chef. Bien que les facteurs sociaux et politiques aient changé, le terme *werken* est encore largement utilisé pour désigner une personne qui communique un message au nom d'une autre personne.

Aux premiers stades du projet de traduction, *werken* semblait un terme adéquat, mais l'emprunt à l'espagnol *pürofeta* « prophète » a finalement été retenu pour la version définitive. Trois questions cruciales se posent ici : 1) Pourquoi *werken* n'a-t-il plus été jugé adéquat ? 2) Pourquoi *pürofeta* a-t-il paru meilleur ? Enfin, 3) comment un traducteur décide-t-il de ce qui constitue une bonne correspondance pour les termes-clés ?

Lorsqu'un exégète cherche à répondre à de telles questions, il consulte généralement des commentaires et des études exégétiques. Il est donc important d'examiner ce que le traducteur trouvera habituellement dans ces ouvrages de référence. Il existe une longue tradition d'études lexicales dans la littérature des études bibliques, et il convient de voir comment ce courant alimente le processus décisionnel du traducteur en matière de termes-clés.

3 Mots et concepts dans les études bibliques

L'un des sujets de discussion dans les études bibliques porte sur la manière dont le sens des mots est déterminé, ce qui constitue une question cruciale aussi bien pour l'interprétation biblique que pour la traduction. Un point de tension de cette discussion concerne la relation entre les mots et les concepts. Depuis 1961, l'ouvrage de Barr, *Sémantique du langage biblique*, a profondément influencé la manière dont les biblistes pensent les mots et les concepts ainsi que le rôle joué par le contexte dans la détermination du sens des mots[1]. L'étymologie constitue un autre aspect de la détermination du sens des mots qui a été affecté par les travaux de Barr. L'étymologie demeure en soi un outil d'analyse pertinent, mais Barr a plaidé de manière convaincante pour une approche plus synchronique, limitant le rôle que l'histoire d'un mot peut jouer dans la détermination de son sens dans le texte biblique.

Les idées de Barr ont nourri d'autres publications, comme *Erreurs d'exégèse* de Carson (1984), notamment à travers la notion de « transfert illégitime de

[1] Pour des aperçus du traitement de l'œuvre de Barr en études bibliques, voir Campbell, Constantine R. 2015. *Advances in the study of Greek: New insights for reading the New Testament*. Grand Rapids : Zondervan ; et Noonan, Benjamin J. 2020. *Advances in the study of biblical Hebrew and Aramaic: New insights for reading the Old Testament*. Grand Rapids : Zondervan Academic.

totalité ». De nombreux étudiants ont appris qu'en études bibliques, il est inapproprié de traiter un mot comme si la totalité de ses sens était à l'œuvre lorsqu'il est employé dans un contexte particulier. Il existe des restrictions sur la quantité de sens, ou le nombre de sens d'un mot, qui peuvent être admis dans un contexte donné. La sensibilisation à cette question est très utile comme principe général, mais elle ne fournit en réalité que peu d'orientations pour des cas concrets.

À mon sens, *Erreurs d'exégèse* de Carson est un excellent ouvrage pour montrer ce qu'il ne faut pas faire avec les mots, mais je voudrais savoir ce que l'on peut légitimement en *faire* ! L'un des effets du transfert illégitime de totalité a été de rendre suspect tout type de transfert sémantique. D'où la question décisive : comment les mots fonctionnent-ils, et d'où vient leur sens ?

Dans *Sémantique du langage biblique*, Barr évoque « le problème difficile de la relation du mot et du concept » (Barr 1961:207). À partir des idées de Barr, des ouvrages tel que le *Theological Dictionary of the New Testament* (TDNT) ont été critiqués pour la manière dont ils confondent mots et concepts. Comme l'affirme Silva : « Si l'objectif du livre est d'étudier la pensée théologique du Nouveau Testament, pourquoi le faire dans un ouvrage organisé par mots ? » (Silva 1995:19). Les mots, semble-t-il, sont admissibles, mais pas lorsqu'on les utilise pour renvoyer à des concepts. Mais quelle est la différence entre un mot et un concept ? Et l'on peut se demander : si le TDNT n'avait pas été organisé sous la forme d'entrée de mots, quelle autre solution aurait été disponible ?

La méfiance à l'égard des concepts semble tenir à une volonté de prendre ses distances avec l'influence de Schleiermacher (1977 [1813]) et de la croyance selon laquelle l'univers de pensée des auteurs bibliques était véritablement accessible — d'une certaine manière psychologique — à l'interprète. Plusieurs questions en jeu ici dépassent la portée de cet article, mais l'interprétation biblique moderne s'est éloignée de la prétention que l'interprète aurait un quelconque accès à l'univers de pensée derrière le texte, pour adopter une position beaucoup plus « plate » selon laquelle le texte est tout ce dont nous disposons. Une position intermédiaire semble ici raisonnable : reconnaître que le texte est en effet tout ce dont nous disposons, mais que les mots de ce texte se rattachent d'une manière ou d'une autre aux processus de pensée — ou au contexte cognitif — des auteurs de ce texte.

Faire référence au contexte cognitif des producteurs d'un texte ne revient pas à affirmer l'existence d'un univers de pensée des auteurs d'hébreu ou de grec anciens tel que l'ont formulé certains interprètes bibliques par le passé. Les abus de cette notion ont conduit à des caricatures inappropriées de ces cultures anciennes et de ce qu'il leur aurait été possible ou impossible de penser ou de dire, sur la base des limites supposées de leurs langues respectives. Parler du contexte cognitif d'une communauté linguistique donnée revient simplement à

reconnaître que toute expression linguistique est le résultat d'une activité cognitive des locuteurs. Activité cognitive et communication sont indissociables, l'expression linguistique étant l'un des principaux moyens de la communication humaine. Une conséquence importante est que le texte biblique est le produit direct de la pensée, ou de l'activité cognitive. Explorer le rôle joué par cette activité cognitive constitue donc une part légitime de l'interprétation.

L'une des conséquences d'une approche dite « texte plat » est qu'il ne reste à l'interprète guère plus que le contexte textuel immédiat pour déterminer le sens d'un mot. En effet, dans cette approche, le contexte est principalement vu comme le texte environnant dans lequel se trouve le mot étudié. Le rôle premier du contexte, dans cette perspective, est de limiter les sens qui auraient pu se trouver à l'esprit de l'auteur au moment où il écrivait. Le mot conserve tous ses sens, et le contexte filtre les sens qui ne conviennent pas. Comme l'affirment Cotterell et Turner : « Le contexte de l'énoncé distingue généralement le sens unique visé parmi les divers sens dont le mot est potentiellement porteur » (Cotterell et Turner 1989:175).

Une notion plus fine et plus rigoureuse, fondée sur la linguistique, du contexte a été en effet utile ; le contexte joue assurément un rôle important dans l'interprétation, mais certaines études donnent l'impression que le contexte serait le seul facteur déterminant dans l'établissement du sens. Pourtant ce qu'est exactement le contexte demeure assez vague.

Un examen de manuels d'exégèse récents révèle cette perspective imprécise du contexte, comme l'illustre *A Beginner's Guide to New Testament Exegesis: Taking the Fear Out of Critical Method* d'Erickson : « En règle générale, le sens d'un mot donné dans un contexte donné sera le sens le plus simple — le sens le moins plein — nécessaire pour que le mot ait un sens dans ce contexte, sauf dans le cas d'un jeu de mots. Autrement dit, on peut se servir du contexte pour éliminer tous les sens possibles d'un terme potentiellement ambigu, à l'exception d'un seul » (Erickson 2005:107).

Mais qu'est-ce que ce « sens le plus simple », et comment l'exégète ordinaire sait-il qu'il l'a trouvé ? Le *bon* sens est-il toujours le plus simple, le « moins plein » ? Le « sens le moins chargé » est-il le seul admis dans un contexte donné ? Si un tel principe est appliqué de manière cohérente, d'autres questions surgissent. Par exemple, qu'en est-il des citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau Testament, où il ne paraît pas raisonnable de dire que l'auteur du Nouveau Testament lisait le sens le plus simple, le moins chargé ? Comment une telle affirmation s'accorde-t-elle avec les discussions sur le *sensus plenior* ?

Malheureusement, lorsqu'il se tourne vers la littérature exégétique pour établir le sens des mots, l'exégète se trouve face à un assortiment hétéroclite. Voyez l'extrait suivant tiré du commentaire de Witherington sur l'épître aux Galates :

> Les deux verbes ici donnent une image plus claire de ce qui s'est passé. Ils suggèrent un retrait graduel, peut-être même réticent ou mal à l'aise, de la part de Pierre. Le verbe ὑποστέλλω est, une fois de plus, un terme militaire ou politique qui décrit un repli ou un repli vers une position discrète et abritée (cf. Polybe 1.16.10 ; 6.40.14 ; 7.17.1 ; cf. Plutarque, Demetrius 47,912E). Comme le suggère Betz, « cela peut signifier que Paul considère les actions de Pierre comme pragmatiques, ou comme une manœuvre tactique, non comme fondées sur des convictions » (Witherington 1998:154).

Dans les textes grecs cités ci-dessus, le verbe ὑποστέλλω se trouve assurément dans des contextes où le repli a effectivement eu lieu vers « une position protégée et discrète ». Mais l'argument ici est que le verbe ὑποστέλλω signifie « repli ou retranchement vers une position protégée et discrète ». Or ce « sens » n'est pas accessible à partir du contexte textuel immédiat ; il s'agit plutôt d'une forme de transfert sémantique à partir d'autres occurrences du verbe. Il ne s'agit pas nécessairement de transfert illégitime de totalité ; il n'en demeure pas moins que l'argument du commentateur repose sur un certain niveau de transfert sémantique vers le contexte local de l'épître aux Galates. De telles remarques ne sont pas rares dans la littérature : que doit donc faire le traducteur ? Certains commentateurs paraissent soutenir que le contexte immédiat est déterminant, tandis que d'autres défendent de manière convaincante des significations riches issues de l'usage du mot dans d'autres textes. Cette situation souligne la nécessité de répondre aux questions suivantes :

- Comment les mots produisent-ils du sens ?
- Quelle part du sens issu d'un contexte peut légitimement être transférée dans un nouveau contexte ?

Un autre niveau de difficulté apparaît avec les études d'intertextualité au sein du texte biblique, sans parler de l'exégèse rabbinique, qui paraissent en conflit avec la position « texte plat » brièvement décrite plus haut. Ces études mettent en évidence l'apparente interconnexion des sens des mots dans différentes parties du texte biblique et soulèvent la question de leur articulation avec la notion de transfert illégitime de totalité. Il importe de reconnaître que ce principe visait à freiner le report illégitime de la totalité du sens dans tout contexte où apparaît un mot donné, et non à rompre la connexion sémantique légitime entre les différentes occurrences d'un mot. Mais quelles sont ces connexions sémantiques légitimes ?

Nous laisserons cette question en suspens pour l'instant afin d'aborder maintenant la manière dont tout cela influe sur la sélection et la traduction de ce que l'on appelle les termes-clés.

4 Implications pour les termes-clés

Même si un traducteur peut admettre que les correspondances biunivoques entre langues sont rarement possibles, on continue d'accorder une grande valeur à l'appariement des termes, surtout lorsqu'il s'agit de ce qui est perçu comme un terme biblique clé. La remarque des traducteurs « cette langue n'a pas de mot pour cela ! » trahit l'attente sous-jacente que cette langue *devrait* avoir un mot pour cela. C'est là l'un des aspects les plus délicats de ces discussions : le terme biblique clé est identifié, puis l'ensemble ce qu'il signifie est discuté dans l'espoir qu'un terme équivalent sera trouvé dans la langue réceptrice exprimant l'ensemble du sens originel. Selon les recherches menées par l'exégète, « tout le sens originel » peut englober de nombreux sens enrichis par le genre de transfert sémantique qu'illustre la citation de Witherington à la section 3. Trouver un terme adéquat semble alors d'autant plus impossible, et le traducteur a l'impression que sa traduction serait bien meilleure s'il parvenait à trouver le mot magique.

Revenons à l'exemple mapuche *werken* (voir section 2). Aux premiers stades de la traduction, *werken* paraissait un terme adéquat pour prophète. Plus tard dans le processus, cependant, *werken* n'a plus été jugé adéquat. Que s'est-il passé ? La figure 1 représente graphiquement ce qui semble se produire à mesure que les traducteurs se familiarisent avec un terme biblique clé.

Le traducteur commence avec une information ou une connaissance limitée associée au terme biblique, par contraste avec toute l'information facilement accessible associée au terme vernaculaire *werken*. Au début, *werken* paraissait largement suffisant pour rendre le sens fondamental de prophète comme « messager ». Cependant, à mesure que les traducteurs découvraient davantage de nuances du sens de prophète, il leur paraissait de moins en moins probable que *werken* puisse exprimer tout ce que prophète signifie.

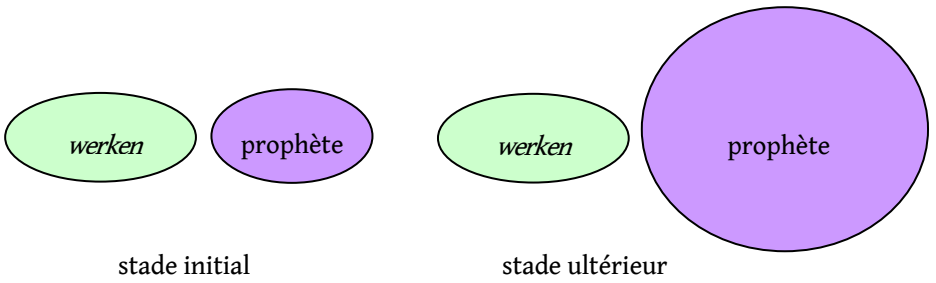


Figure 1 : Compréhension élargie d'un terme biblique clé.

Ces décisions se prennent généralement ainsi : « *Werken* couvre une partie de ce qu'est et fait un prophète, mais pas tout. Il convient mieux d'utiliser *pürofeta* puisque les gens connaissent déjà ce mot biblique emprunté et ce qu'il signifie. » Il existe souvent une préoccupation réelle qu'un terme vernaculaire connu introduirait des sens absents du contexte d'origine. Cela peut souvent faire pencher la balance en faveur d'un terme emprunté. Bien sûr, l'usage du terme emprunté soulève d'autres questions sur la diffusion réelle du terme — une grande partie de la population peut être non-pratiquante ou peu à l'aise dans la langue nationale — et sur les conséquences de l'emploi d'un terme qui peut communiquer très peu de sens.

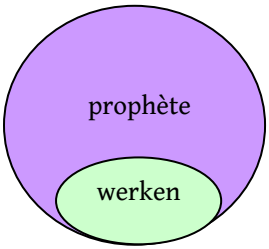


Figure 2 : Absence de correspondance entre un terme vernaculaire connu et un terme biblique clé.

La figure 2 illustre que, à travers l'étude et les discussions d'équipe, la connaissance associée à prophète s'enrichit alors que le sens de *werken* paraît inchangé. L'impression des traducteurs est qu'il n'est pas possible que le terme connu *werken* puisse couvrir toute la richesse sémantique de prophète. Cette absence perçue de correspondance entre un terme connu et son sens visé conduit souvent à emprunter le terme de la langue source. Présentés de cette façon, ces faits semblent peu contestables ; mais est-ce la seule manière de comprendre ce qui se joue ici ?

Passons à présent à une discussion sur la pragmatique lexicale afin de voir quelle aide elle peut apporter face aux questions soulevées.

5 La pragmatique lexicale

La pragmatique lexicale s'est constituée en un champ de recherche distinct au cours des deux dernières décennies. Comme l'observait Wilson au milieu des années 2000 : « Ce n'est qu'au cours des cinq dernières années environ que les pragmaticiens ont commencé à examiner de manière systématique comment la distinction sémantique/pragmatique s'applique au niveau du mot, et à parler d'un domaine spécifique appelé "pragmatique lexicale" » (Wilson 2006:1.1).

C'est précisément cette distinction entre sémantique et pragmatique qui ouvre une voie de réflexion pour aborder les questions déroutantes et récurrentes qui entourent le choix des termes-clés en vue de leur emploi en traduction.

Dans cette section, nous présentons la pragmatique lexicale en exposant les notions fondatrices de représentation, de sous-détermination, de contexte dynamique et de principe de pertinence. Aux sections 6 et 7, nous examinerons la manière dont ces notions influent sur la relation entre mots et concepts dans la communication, puis nous proposerons une voie pour aborder les difficultés herméneutiques liés à la traduction des termes-clés.

5.1 Représentation

La représentation constitue un trait fondamental du langage humain. Les mots ne sont pas les choses qu'ils désignent : ce sont de simples représentations. Prenons un exemple très ordinaire : une liste de courses. Il serait absurde d'emporter avec nous les choses que nous devons acheter alors qu'une liste de mots, d'abréviations ou de symboles qui les représentent suffit. Que les mots représentent des denrées sur une liste de courses ou des concepts philosophiques, leur fonction est la même : ils offrent aux locuteurs un moyen efficace de représenter verbalement leurs pensées.

Il s'agit là d'une notion fondamentale chez Saussure (1959 [1915]), avec son couple signifiant–signifié, mais l'objectif de cet article est de souligner la représentation comme caractéristique fondamentale du langage à tous les niveaux et dans toutes les sphères d'usage. La représentation est la fonction unifiante à l'œuvre dans ce que l'on appelle habituellement le langage concret, abstrait ou métaphorique. La distinction traditionnelle entre concret et abstrait s'effondre dès lors que l'objet matériel auquel on se réfère ne se trouve pas dans mon espace physique immédiat. S'il n'est pas tangible ou palpable et que je ne le désigne qu'avec des mots, il est tout aussi abstrait que n'importe quel concept, qui peut lui aussi être représenté par des mots.

Dans cette perspective, la métaphore n'apparaît pas comme une catégorie particulière de langage, mais elle mobilise simplement les mécanismes ordinaires dont le langage est fait. Certaines métaphores peuvent être originales ou très créatives, mais cela n'en fait pas un autre type de langage. Le potentiel linguistique de la métaphore n'est rien d'autre que sa représentation à l'œuvre.

5.2 Sous-détermination

La sous-détermination va de pair avec la nature représentative du langage. Il convient de la considérer, non comme une déficience regrettable du langage

humain, mais comme un reflet de son extraordinaire efficacité. La sous-détermination a toujours fait partie du langage humain : il ne s'agit pas d'une notion postmoderne imposée au langage. Lorsque les livres bibliques ont été rédigés, la sous-détermination était tout autant une caractéristique de l'hébreu, de l'araméen et du grec qu'elle l'est aujourd'hui de l'anglais ou du français ; ce n'est pas une intruse récente. Un prisme qui décompose la lumière en ses couleurs spectrales constitutives ne change pas la lumière elle-même, mais fait apparaître des traits inhérents à la lumière. De même, regarder le langage à travers un prisme cognitif ne change pas le langage, mais fait apparaître certaines « couleurs constitutives » du langage qui n'étaient auparavant pas mises en évidence. En portugais brésilien, il existe une expression : *Para bom entendedor, meia palavra basta*, « À bon entendeur, demi-mot suffit. »[2] Cela révèle une intuition de ce trait du langage, même s'il n'y est pas désigné comme sous-détermination.

Carston le formule ainsi : « Le sens encodé dans les expressions linguistiques utilisées, les sens relativement stables au sein d'un système linguistique, les sens largement partagés au sein d'une communauté d'usagers du système, sous-déterminent la proposition exprimée » (Carston 2002:19–20).

C'est ce que Wilson (2006) désigne comme l'écart entre le sens de la phrase et le sens du locuteur. Dans les termes de la théorie de la pertinence, cet écart est comblé par le processus pragmatique d'inférence, qui est au cœur de la communication. À partir de certaines prémisses, des conclusions sont tirées (ou inférées), que ces prémisses autorisent, à mesure que les systèmes cognitifs de l'auditeur ou de l'interprète s'activent pour traiter ce qui a été communiqué. L'inférence doit toutefois être comprise conjointement à la notion de contexte, abordée dans la section suivante. Nous reviendrons plus loin sur l'inférence.

5.3 Le caractère dynamique du contexte

Le contexte est généralement présenté comme l'un des éléments déterminants dans l'établissement du sens approprié d'un mot. Le rôle du contexte est largement reconnu, mais l'expression « dans ce contexte » peut renvoyer à des réalités très diverses : le contexte grammatical, syntaxique, rhétorique, auctorial, social, politique, théologique, canonique, etc. Malheureusement, la notion de contexte est souvent définie de façon imprécise, ce qui donne l'impression que plusieurs interprétations peuvent être légitimes selon l'aspect du contexte que l'interprète choisit de privilégier. La notion de contexte en théorie de la pertinence, telle que définie par Sperber et Wilson, est : « cette partie de l'environnement cognitif mutuel des interlocuteurs qui interagit avec

[2] Vilson Scholz, Société biblique du Brésil, communication personnelle.

l'énoncé pour en fournir une interprétation cohérente » (Sperber et Wilson 1986:15).

Le contexte fait partie du réseau de connaissances encyclopédiques que l'auditeur ou le lecteur apporte à sa compréhension du texte. Le contexte inclut ce que l'on appelle les informations d'arrière-plan, mais celles-ci ne sont qu'une part des notions holistique, dynamique et pragmatique mobilisées ici.

Le contexte, tel qu'il est entendu ici, est de nature dynamique. Il est continuellement modifié et façonné à mesure que la communication se déroule. Pour reprendre le terme technique de la théorie de la pertinence, cela se fait de manière *ad hoc* (à ne pas confondre avec un processus totalement aléatoire et sans principes). L'interprétation *ad hoc*, ou interprétation dynamique, renvoie au fait que les sens des mots ne sont ni prédéterminés ni préétablis. L'une des conséquences de cette notion dynamique du contexte est que la rencontre d'un mot en contexte ne signifie pas que le lecteur ou l'auditeur doive soudain choisir le sens le plus approprié parmi un ensemble de sens prédéterminés possibles.

5.4 Le principe de pertinence

C'est ici qu'intervient le principe de pertinence. Au cours de l'interprétation, l'évaluation de la pertinence restreint les options à mesure que la communication progresse. « Selon la théorie de la pertinence, les énoncés suscitent des attentes de pertinence, et le processus de compréhension implique un ajustement mutuel du contenu explicite, du contexte et des effets cognitifs afin de satisfaire les attentes particulières de pertinence soulevées par l'énoncé » (Wilson 2006:6.6–7).

Le processus dynamique d'ajustement mutuel est de nature pragmatique. Selon les recherches de Barsalou (1987), la formation *ad hoc* des concepts dépend des éléments suivants :

- le contexte linguistique ;
- l'accessibilité des hypothèses ;
- les considérations de pertinence.

Il convient également de prendre en compte ici les notions de spécification lexicale et d'élargissement lexical. Dans la spécification lexicale, « le concept exprimé est plus spécifique que le concept encodé », tandis que dans l'élargissement lexical, « le concept exprimé est plus général que le concept encodé » (Wilson 2006:8.1).

C'est en ce point que ces notions — représentation, sous-détermination, contexte dynamique et principe de pertinence — convergent comme autant de facettes d'un même tout. Le langage, en tant que représentation, est par définition sous-déterminé, mais cela fonctionne efficacement dès lors que le principe de pertinence opère dans le contexte dynamique de la communication.

6 Pragmatique lexicale et relation entre mots et concepts

Reprenons la question de Silva citée à la section 3 : « Si l'objectif du livre est d'examiner la pensée théologique du Nouveau Testament, pourquoi le faire dans un ouvrage organisé par mots ? » (Silva 1995:19). Une réaction que cette question suscite est : quelle autre possibilité y a-t-il pour organiser un dictionnaire théologique ? Il ne s'agit pas d'une remarque sarcastique : le problème ne réside pas tant dans le fait qu'un dictionnaire organise ses entrées à partir de mots que dans l'idée selon laquelle un dictionnaire de mots serait une chose et un dictionnaire de concepts une autre. Cette question souligne la nécessité de clarifier les relations entre mots et concepts. La pragmatique lexicale peut contribuer à clarifier cette relation.

Dans *Thoughts and Utterances*, Carston affirme que « les mots encodent des modèles conceptuels » (Carston 2002:360). Cette affirmation reflète la nature représentationnelle et sous-déterminée du langage. Comme le remarque Lee, les mots sont « des outils qui permettent aux locuteurs d'accéder à des parties spécifiques de leur base de connaissances » (Lee 2002:5). En tant que « modèles conceptuels », les mots sont comme des adresses dans les connaissances encyclopédiques du locuteur, comme l'illustre la figure 3.

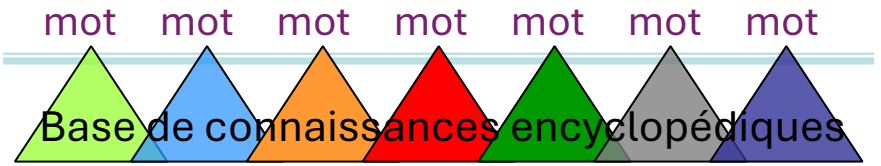


Figure 3 : Les mots comme modèles conceptuels.

Dans « Lectures on Lexical Pragmatics », Wilson écrit : « L'affirmation implicite faite dans ce modèle est que les sens des mots sont des concepts, et que les concepts représentent des catégories d'objets, d'événements ou de propriétés du monde » (Wilson 2006:2.1). Cette observation vaut pour tous les mots, et non seulement pour ceux que l'on considère comme des termes-clés. Voilà un point important à souligner dans cette discussion sur les termes-clés. La manière même dont on définit et identifie les termes bibliques clés mérite d'être réexaminée. Un terme est généralement considéré comme « clé » lorsque deux facteurs se croisent : 1) le mot est jugé d'importance théologique et/ou conceptuelle, et 2) le sens biblique du mot est étranger à la langue réceptrice. L'importance théologique et/ou conceptuelle s'accompagne souvent d'un degré de complexité sémantique que l'on ne retrouve pas dans les termes non-clés, mais la relation essentielle mot-concept demeure.

La préposition « en » est un exemple de mot qui n'est généralement pas considéré comme un terme-clé, mais qui fonctionne néanmoins comme un modèle conceptuel. Le qualificatif de « modèle conceptuel » prend tout son sens si l'on considère que « en » sert d'indicateur, ou de pointeur vers des relations spatiales, temporelles et logiques. Cependant, la portée théologique et conceptuelle habituellement associée à un terme-clé apparaît clairement dans l'expression néotestamentaire fréquente « en Christ ». « En » fonctionne comme n'importe quel autre : il fournit un point d'accès aux connaissances encyclopédiques du locuteur. Ici, « en » renvoie à la connaissance qu'a le locuteur des diverses relations communiquées par « en ». Ces relations deviennent alors pertinentes dans les différents contextes néotestamentaires où apparaît l'expression « en Christ ».

Mais en tant que modèles conceptuels, les mots *ne signifient pas tout,* partout. Les informations encyclopédiques font partie de l'environnement cognitif que l'interprète apporte à l'acte de communication. Cette distinction peut paraître subtile — voire superflue — pourtant, les mots ne mettent pas à la disposition de l'interprète l'ensemble de leurs significations possibles afin qu'il choisisse la bonne par élimination ; le sens résulte plutôt du fait que les mots donnent accès au contexte cognitif de l'interprète et l'orientent vers l'inférence visée. Tous les sens possibles ne sont pas présents dans chaque occurrence d'un mot ; un mot ne fait qu'enclencher le processus inférentiel approprié qui conduira l'interprète vers le sens visé.

Cela montre à nouveau l'interaction entre la nature représentationnelle et sous-déterminée du langage. Les mots, dans la communication textuelle, ne sont pas le lieu où réside le sens. Les mots guident l'interprète vers l'inférence du sens visé, en mobilisant ses connaissances encyclopédiques. Ce processus inférentiel se déroule sous la conduite du principe de pertinence dans le contexte dynamique et holistique de l'événement communicationnel. En tant que modèles conceptuels, les mots sont choisis en fonction de ce contexte dynamique et holistique de la communication. L'interprétation d'un texte doit donc tenir compte de ce même contexte dynamique et holistique de la communication, plutôt que de se limiter au contexte textuel immédiat (ou cotexte).

Selon ce modèle, la relation entre mots et concepts est bien résumée par la formule de Carston : « les mots encodent des modèles conceptuels » (« Words encode concept templates »). Cette formule reflète l'efficacité du caractère sous-déterminé du langage. Le concept associé à un mot correspond à l'ensemble riche et étendu des connaissances encyclopédiques que l'interprète apporte à l'acte communicationnel.

Cette relation directe entre le mot et le modèle conceptuel qu'il encode ne représente toutefois qu'une partie de ce qui se joue dans la communication. Si la communication se réduisait à cette seule relation entre mot et concept, nous

nous perdrions dans la masse des informations encyclopédiques associées aux mots. Le principe (ou l'attente) de pertinence dans le contexte dynamique réel de la communication guide l'interprète vers les bonnes inférences et le préserve des écueils du transfert illégitime de totalité. La totalité est bien là, comme part des connaissances encyclopédiques, mais seules les informations que l'attente de pertinence rend pertinentes dans le processus interprétatif entreront effectivement en jeu dans la communication.

7 Implications pour les termes bibliques clés

Cette section examine les implications de ces principes de la pragmatique lexicale pour le processus interprétatif mis en œuvre dans l'étude et la sélection des termes-clés. L'une des premières étapes consiste à proposer un réexamen de l'étiquette « terme-clé » à la lumière de la réflexion précédente sur les relations entre mots et concepts. Les sous-sections suivantes dégageront comment les principes exposés plus haut affectent cette part du processus de traduction.

7.1 Réexamen de l'étiquette « terme-clé »

L'exemple de *werken* illustre bien la nécessité d'une reclassification des termes. Comme indiqué aux sections 2 et 4, aux premiers stades du processus de traduction, *werken* semblait constituer une bonne option pour le terme-clé *prophète*. Cependant, à mesure que les traducteurs se familiarisaient avec le contexte biblique et l'ensemble des informations associées au terme prophète, *werken* leur paraissait de moins en moins capable de communiquer le sens plein de prophète. Il ne s'agit pas de nier la valeur de l'étude de l'arrière-plan culturel et historique du texte biblique, mais cela peut avoir un effet paralysant sur le traducteur si un principe fort de mot-comme-modèle-conceptuel n'est pas en place. Apprendre toutes les significations riches et larges d'un terme biblique peut aisément donner l'impression qu'aucun terme vernaculaire ne pourra jamais convenir. Mais les deux mots doivent être vus comme encodant des modèles conceptuels.

L'un des dangers de l'étude intensive du texte biblique et de l'usage des mots qui s'y trouvent est de projeter dans les mots davantage que ce que l'auteur originel avait à l'esprit au moment de l'écriture. On pourrait y voir une variante du transfert illégitime de totalité, en ce sens que le traducteur peut avoir le sentiment que *werken* doit signifier tout ce que prophète signifie. L'implication de voir les deux mots comme des modèles conceptuels est qu'ils fonctionnent comme des pointeurs sous-déterminés vers les éléments pertinents des informations encyclopédiques de l'interprète. En tant que modèle conceptuel, dans un contexte donné, le sens de prophète ne représente qu'une partie de

l'ensemble des connaissances associées au terme. Ce point est essentiel, aussi bien pour l'interprète que pour le traducteur : tout le sens d'un mot ou d'un terme-clé ne réside pas dans chaque occurrence du texte. De même, tous les sens potentiels ne sont pas activés également dans chaque situation de communication.

Beaucoup de discussions sur les termes-clés qui ont lieu entre traducteurs sont, en réalité, des discussions sur des *concepts-clés*, qui se trouvent être encodés par certains termes. Comprendre cela suppose un ajustement des attentes. La plupart des traducteurs reconnaissent que les correspondances biunivoques entre mots sont rares, cette idée ne leur est donc pas étrangère. La difficulté centrale que posent les termes-clés tient à une asymétrie mot-concept qui peut produire une grande frustration lorsque le traducteur cherche un terme adéquat pour exprimer un concept entier. C'est pourquoi, comme indiqué plus haut, il est indispensable de maintenir fermement le principe selon lequel les mots fonctionnent comme des modèles conceptuels dans les deux langues. La tâche du traducteur devrait être conçue comme la recherche, dans le vernaculaire, d'un modèle conceptuel adéquat pour remplir la fonction du modèle conceptuel utilisé dans la communication originelle.

Une recommandation qui se dégage ici est que les traducteurs devraient commencer à parler de *concepts bibliques clés* plutôt que de termes-clés.

7.2 Évaluation des mots possibles pour encoder les concepts-clés

Le principe selon lequel les mots fonctionnent comme des modèles conceptuels entraîne également des conséquences sur l'évaluation de l'adéquation des termes possibles. Si l'on reconnaît le caractère sous-déterminé des mots, un terme potentiel n'est plus évalué en fonction de sa capacité à exprimer l'ensemble du concept encodé par le terme original, mais en fonction de sa capacité à susciter les inférences essentielles conduisant à une ressemblance interprétative satisfaisante. Si l'on revient à l'exemple de la section 4, il apparaît rétrospectivement que *werken* répondait probablement à ce critère du mot comme schéma conceptuel. La décision de ne pas utiliser *werken* pour traduire prophète semble avoir reposé sur l'attente, énoncée plus haut, qu'il devait couvrir l'ensemble des sens associés à prophète dans toutes ses occurrences.

Cela permet — ou exige — que le traducteur concentre davantage son attention sur la question de savoir si le sens inféré par un mot comme *werken* se situe dans des limites acceptables. Le concept auquel *werken* renvoie le lecteur peut ne pas inclure une grande partie des informations encyclopédiques disponibles dans la situation originelle, mais cela ne disqualifie pas *werken* pour autant, dès lors qu'il met en place un processus inférentiel approprié. Les informations contextuelles manquantes peuvent être fournies de diverses

manières pour enrichir les informations encyclopédiques du lecteur. Pour les lecteurs du texte biblique, l'un des meilleurs moyens d'enrichir ces connaissances consiste à être exposés à la diversité des contextes dans lesquels un mot est employé. Pour les traducteurs du texte biblique, la recommandation est analogue : traduire des passages provenant d'une diversité de contextes dans lesquels un mot comme *werken* pourrait être utilisé, afin de permettre l'enrichissement du concept.

7.3 L'usage attributif des concepts

Une autre notion issue de la pragmatique lexicale, utile à cette discussion, est ce que l'on appelle l'usage échoïque ou attributif des concepts. Il s'agit du cas où « un mot ou une expression est utilisé pour représenter un concept dont le locuteur ne comprend ni ne partage nécessairement tout le contenu, mais qu'il souhaite attribuer à quelqu'un d'autre » (Wilson 2006:8.1). Selon Wilson, cette notion joue un rôle majeur dans l'acquisition lexicale. Cette observation peut être étendue à l'acquisition des concepts eux-mêmes. À propos plus particulièrement de l'acquisition du langage chez l'enfant, elle écrit :

> L'enfant entend constamment des énoncés contenant des mots qui lui sont inconnus, dont certains encodent des concepts qu'il n'a pas encore acquis (parce qu'il n'a pas encore rencontré de gerbilles). Il lui est donc impossible de représenter la proposition complète exprimée par l'énoncé qui contient ces mots. Néanmoins, il peut très bien en comprendre assez pour en récupérer au moins quelques-unes des implications logiques et contextuelles. (Wilson 2006:8.6)

Le phénomène est si répandu que Wilson (2006:8.8) ajoute : « Il est tout à fait concevable, en fait, qu'il existe certains concepts que nous employons tous de manière attributive ou échoïque en permanence, alors même que personne ne les comprend complètement. » C'est assurément le cas des termes médicaux. Lorsqu'un médecin nous annonce que nous souffrons d'une affection appelée fibromyalgie, nous espérons que sa compréhension dépasse la nôtre. Le fait que nous ne puissions en tirer que des implications logiques et contextuelles minimales ne nous empêche pas de connaître ou d'utiliser le concept.

Je propose que de nombreux termes bibliques clés soient également employés de cette manière échoïque ou attributive. Rédemption, sanctification, justification, expiation, propitiation, etc. ne sont que le début d'une longue liste. Fournir à quelqu'un une simple définition théologique de l'un de ces termes contribue peu à enrichir le concept que le terme encode. De tels concepts s'enrichissent par un processus pragmatique vécu, à mesure que le lecteur ou l'auditeur interagit avec les récits qui étoffent les informations encyclopédiques associées au concept.

Pour ce qui est des discussions sur les termes-clés dans le contexte d'une nouvelle traduction, l'usage échoïque ou attributif s'applique également. Lors des premiers contacts avec un terme biblique clé, le lecteur ou l'auditeur utilise aussi bien un terme vernaculaire qu'un terme emprunté de manière attributive, avec une compréhension limitée. Cette notion rend particulièrement bien compte de l'intuition de l'équipe de traduction mapuche lorsque la décision a été prise d'utiliser *pürofeta* plutôt que *werken* : « Même si les gens ne comprennent pas encore pleinement *pürofeta*, ils finiront par apprendre ce que ce mot signifie. » Ce que nous n'avions pas perçu à l'époque, c'est qu'il en aurait été de même pour *werken*. Si *werken* avait été utilisé, il aurait été assez attributif au début, mais l'exposition répétée aux Écritures et à d'autres contextes d'usage aurait progressivement enrichi le concept encodé par *werken*. Le processus aurait sans doute requis moins de temps, dans la mesure où de nombreuses connexions à des informations encyclopédiques appropriées étaient déjà bien établies.

La nature dynamique de la formation des concepts indique que *werken* aurait suivi les processus pragmatiques ordinaires à l'œuvre dans toute communication. Comme l'a montré Barsalou (1987), l'usage de *werken* aurait été influencé par le contexte linguistique, l'accessibilité des hypothèses et les considérations de pertinence. Cette observation renforce considérablement l'idée que *werken* aurait probablement constitué le meilleur choix comme terme pour encoder ce concept-clé.

8 Conclusion

Les traducteurs de la Bible ont sincèrement à cœur que leur travail soit correctement compris. C'est généralement ce qui motive les longues discussions à la recherche des termes les plus appropriés pour communiquer les concepts et les sens-clés du texte biblique. L'auteur espère que cet article contribuera à une meilleure compréhension des processus de communication impliqués dans la traduction et l'interprétation du texte biblique.

Références

Barr, James. 1961. *The semantics of biblical language*. Londres : Oxford University Press. [Traduction française : *Sémantique du langage biblique*, Paris, Aubier-Montaigne / Cerf / Delachaux et Niestlé, 1971 ; rééd. Paris, Éditions du Cerf, coll. « Initiations », 1988.]

Barsalou, Lawrence W. 1987. The instability of graded structure: Implications for the nature of concepts. Dans Ulric Neisser (éd.), *Concepts and conceptual development*, 101–140. Cambridge : Cambridge University Press.

Carson, Donald A. 1984. *Exegetical fallacies*. Grand Rapids : Baker Book House. [2e éd., 1996 ; 3e éd., avec Andrew David Naselli, à paraître chez Baker Academic, août 2026 ; traduction française : *Erreurs d'exégèse*, Trois-Rivières (Québec), Éditions Impact, 2012.]

Carston, Robyn. 2002. *Thoughts and utterances: The pragmatics of explicit communication*. Deuxième édition. Oxford : Blackwell. https://doi.org/10.1002/9780470754603.

Cotterell, Peter, et Max Turner. 1989. *Linguistics and biblical interpretation*. Downers Grove : InterVarsity Press.

Erickson, Richard J. 2005. *A beginner's guide to New Testament exegesis: Taking the fear out of critical method*. Downers Grove : InterVarsity Press.

Lee, David. 2002. *Cognitive linguistics*. Oxford : Oxford University Press.

Saussure, Ferdinand de. 1959. *Course in general linguistics*. New York : Philosophical Library. [Édition française de référence : *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Sechehaye, Paris, Payot, 1916 ; éd. critique préparée par Tullio De Mauro, Paris, Payot, 1972.]

Schleiermacher, Friedrich. 1977. On the different methods of translating. Dans André Lefevere (éd.), *Translating literature: The German tradition from Luther to Rosenzweig*, 67–89. Assen et Amsterdam : van Gorcum. [Traduction de l'allemand : *Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens*, conférence prononcée en 1813 ; traduction française : *Des différentes méthodes du traduire*, trad. par Antoine Berman, Paris, Seuil, coll. « Points », 1999 (édition bilingue allemand-français).]

Silva, Moisés. 1995. *Biblical words and their meaning*. Édition revue et augmentée. Grand Rapids : Zondervan. [Publié initialement en 1983 ; cette édition révisée comprend un essai bibliographique, « Recent developments in semantics », et un appendice de Karen H. Jobes.]

Sperber, Dan, et Deirdre Wilson. 1986. *Relevance: Communication and cognition*. Oxford : Blackwell Publishers. [2e éd., 1995 ; traduction française : *La Pertinence : Communication et cognition*, trad. par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1989.]

Wilson, Deirdre. 2006. *Lectures on lexical pragmatics*. Notes de cours inédites, University College London. [Pour un traitement publié de la matière connexe, voir Deirdre Wilson et Dan Sperber, 2012, *Meaning and relevance*, Cambridge, Cambridge University Press ; traitement en français du même matériau : Wilson, Deirdre. 2006. « Pertinence et pragmatique lexicale ». *Nouveaux cahiers de linguistique française* 27 : 33–52.]

Witherington, Ben. 1998. *Grace in Galatia: A commentary on Paul's letter to the Galatians*. Grand Rapids : Eerdmans.